

affaire, au simple "oui" qu'il faudrait prononcer à certains moments. — Oh ! alors, il remplirait mes vœux, et les vœux de toute autre personne, avec un plaisir infini. D'ici là, je voyais ce qu'il était, un pauvre invalide, confiné dans sa chambre. Me semblait-il en état de supporter beaucoup de tourments ? Non, sans doute. Et, alors, pourquoi le tourmentait-on ?

J'aurais pu m'étonner un peu de ce que M. Fairlie, dans son rôle de tuteur, réduisait ainsi sa part d'influence, si je n'avais assez connu les affaires de la famille pour savoir qu'étant célibataire, il n'avait, sur le domaine de Limmeridge, que des droits de simple usufruit. Informé, du reste, comme je l'étais, je ne fus ni surpris ni déçu par le résultat de notre entrevue. M. Fairlie avait, tout simplement, vérifié mes prévisions, — et c'est tout ce que j'en pouvais dire.

Le dimanche fut un jour ennuyeux, au dehors comme au dedans. Une lettre m'arriva du "solicitor" de sir Percival Glyde, m'accusant réception de la lettre anonyme dont je lui avais envoyé copie, et de l'exposé de faits qui accompagnait cette lettre. Miss Fairlie vint nous rejoindre dans l'après-midi, fort abattue et, en somme, fort différente d'elle-même. Je causai quelques instants avec elle, et risquai une délicate allusion à sir Percival. Elle écouta sans mot dire. Sur tout autre sujet, elle semblait disposée à suivre la conversation ; sur celui-là, elle la laissait invariablement tomber. Je commençai à me demander si, par hasard, elle n'en était pas à se repentir de son engagement, — comme tant d'autres jeunes dames le font souvent, et souvent aussi trop tard.

Le lundi, sir Percival Glyde arriva.

Je vis en lui un homme des plus séduisants, comme extérieur du moins, et comme manières. Il avait l'air un peu plus âgé que je ne m'y attendais, ayant les cheveux assez rares sur le haut de la tête, les traits marqués, la figure fati-

guée. Mais ses allures étaient aussi actives et son humeur aussi alerte que celle d'un jeune homme. La manière dont il répondit à l'accueil de miss Halcombe fut délicieusement simple et cordiale ; et lorsque je lui fus présenté, il se montra si bienveillant, il me mit si bien à mon aise, que nous nous trouvâmes ensemble sur le pied d'une vieille amitié. Miss Fairlie n'était point avec nous quand il arriva, mais elle entra dans l'appartement, environ dix minutes plus tard. Sir Percival se leva, et lui offrit ses hommages avec une grâce parfaite. L'inquiétude évidente que lui causait le changement fâcheux survenu dans l'aspect général de cette jeune personne, fut exprimée avec un mélange de tendresse et de respect, une délicatesse de ton, de voix, de gestes, qui faisaient autant d'honneur à son tact naturel qu'à sa bonne éducation. Je fus un peu étonné, dans de telles circonstances, de constater que miss Fairlie continuait à être gênée et mal à son aise devant lui, et de lui voir saisir le premier prétexte venu pour quitter de nouveau le salon. Sir Percival ne prit garde ni à la contrainte de son accueil, ni à cette brusque retraite qui nous l'enlevait. Présente, il ne l'avait pas fatiguée de ses attentions ; absente, il n'embarassa miss Halcombe par aucune allusion gênante au départ de sa sœur. Son habitude du monde, son tact parfait ne se trouvèrent jamais en défaut, soit dans cette occasion, soit dans aucune autre, pendant tout le séjour que nous fîmes ensemble à Limmeridge-House.

Aussitôt que miss Fairlie eut quitté l'appartement, il alla au devant d'une question embarrassante pour nous, en nous parlant le premier de la lettre anonyme : "Parti du Hampshire, il s'était arrêté à Londres ; il avait vu son avocat ; il avait lu les documents envoyés par moi, et il arrivait dans le Cumberland, pénétré du désir de donner toute satisfaction à nos inquiétudes en s'expliquant

aussi nettement, aussi clairement que la parole humaine lui permettait de le faire." D'après cette déclaration formelle, je lui présentai la lettre originale que j'avais conservée pour la soumettre à son inspection. Il me remercia, et refusa d'y jeter les yeux, disant qu'il avait vu la copie, et qu'il était tout disposé à laisser la minute dans nos mains.

Le détail des faits qu'il aborda ensuite, immédiatement, répondit à mon attente par son caractère simple et tout à fait explicite.

"Miss Catherick, nous apprit-il, lui avait fait contracter, à une époque antérieure, certaines obligations, résultant de services qu'elle avait rendus, tant à lui-même qu'à quelques membres de sa famille. Elle avait eu le double malheur, depuis lors, d'être abandonnée par l'homme qu'elle avait épousé, puis de rester avec un enfant dont les facultés mentales se montrèrent fort incomplètes dès son jeune âge. Bien que le mariage de miss Catherick l'eût transportée dans une partie du Hampshire fort éloignée de celle où était situé le domaine de sir Percival, il avait eu soin de ne pas la perdre de vue ; son amitié pour cette pauvre femme et sa reconnaissance pour ses services passés, se trouvant très-fortifiées par l'admiration que lui inspiraient la patience et le courage avec lesquels elle supportait les coups du sort. Avec le temps, les symptômes d'infirmité mentale qui s'étaient manifestés chez sa malheureuse fille, prirent un tel caractère de gravité, qu'il devint indispensable de la soumettre à un traitement assidu. Mistress Catherick elle-même reconnut cette nécessité ; mais elle avait, en même temps, un préjugé commun à toutes les personnes d'une certaine condition, et qui l'empêchait de permettre que sa fille fut admise, par le bénéfice de la charité publique, dans un hôpital ordinaire. Sir Percival prit en considération ce préjugé, par suite du respect que lui inspi-

rait, à tous les degrés de l'échelle sociale, un sentiment vrai d'honnête indépendance ; aussi avait-il résolu de reconnaître le long attachement de mistress Chaterick aux intérêts de sa famille, en défrayant le séjour de sa fille dans un "asile" particulier, digne de toute confiance. Au grand regret de la mère, au grand regret de sir Percival lui-même, l'infortunée créature avait découvert la participation de ce dernier à cette espèce d'emprisonnement exigé par les circonstances et, dès-lors, elle avait conçu à son égard une méfiance, une haine des plus violentes. Cette haine, cette méfiance, — qui, à plusieurs reprises, s'étaient manifestées dans la maison d'aliénés, faisaient clairement comprendre l'origine de la lettre anonyme, écrite depuis son évasion. Si le souvenir que miss Halcombe et M. Gilmore avaient dû garder de ce document ne leur semblait point d'accord avec cette interprétation, ou s'ils désiraient quelques détails de plus sur "l'asile" en question (il en donnait l'adresse, en même temps que celles des deux médecins sur les certificats desquels la jeune malade y avait été admise), il était prêt à répondre à toute question, à dissiper toute incertitude. Il croyait avoir rempli ses devoirs envers la malheureuse jeune femme, en recommandant à son avoué de n'épargner aucune dépense pour la retrouver et la remettre ensuite entre les mains des hommes de l'art ; ainsi voulait-il remplir ses devoirs envers miss Fairlie et sa famille, avec la même droiture et la même sincérité."

Ce fut moi qui, le premier, répondis à cette allocation. Je voyais clair dans ce que j'avais à faire. Le grand mérite de l'étude du droit, c'est qu'elle permet de constater n'importe quelles affirmations humaines, présentées sous n'importe quelles formes et dans n'importe quelles circonstances. Si je m'étais senti le besoin, comme avocat, de tirer, des explications même de sir Percival Glyde,